

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

HACEN DRICI EXPOSE AU CLS, ALGER

# Quand l'architecture inspire un artiste audacieux

Parmi ses peintures, celles en camaïeu s'élancent allègrement dans des perspectives aériennes où se fondent doucement dans des paysages vus d'une certaine distance. Des monochromes qui courent sur la toile comme une symphonie, et qui font éclater tout le talent de leur compositeur. Le jeune artiste plasticien Hacén Drici fait jaillir de sa palette de jolis feux d'artifice.

Son exposition qu'abrite le Centre des loisirs scientifiques (rue Didouche-Mourad, Alger) jusqu'au 20 décembre 2011 est une découverte plutôt heureuse. Un pur plaisir pour les yeux que ces 21 tableaux en grand format pour la plupart, riches de couleurs éclatantes et si bien mis en valeur par un encadrement original. Surtout, ces œuvres sont une invitation à un voyage dans le temps et dans l'espace, chacune ponctuant une escale particulière où l'artiste nous invite à aller à la rencontre de l'art architectural dans sa dimension universelle. Car voilà, la thématique reste ici exclusivement dédiée à l'architecture. Dans ces tableaux, que des lignes pures, des arcades, des voûtes, des niches, des coupes, des ponts, des tours... Les palais, les mosquées, les cathédrales, les villes anciennes et nouvelles ont banni les visages. Les silhouettes humaines sont rares, si ce n'est effacées par la texture brute des murs poussiéreux. Hacén Drici a fort justement intitulé son expo «Archi-peinture II» (la première a eu lieu en mars 2011, galerie Baya du



Photos : D. R.

Palais de la culture, Alger). Cette suite de sa toute première exposition individuelle, enrichie de trois nouvelles toiles, est donc la combinaison de deux arts majeurs. Il nous explique sa démarche conceptuelle et artistique : «L'architecture me passionne depuis mon jeune âge. Après l'obtention de mon bac technique en 2002, des considérations personnelles m'ont plutôt poussé à intégrer l'Ecole supérieure des beaux-arts deux ans plus tard, d'où je suis sorti diplômé en septembre 2009.»

La conjonction des deux amours pour la peinture et l'architecture s'est soldée, à la fin de l'année 2006, par un premier essai. Un tableau qui est le fruit de ce mariage consanguin appelé à durer. Cette toile, réalisée à l'Ecole des beaux-arts, représente l'architecture de l'intérieur d'une ancienne maison kabyle. Enseignants, élèves et simples connaisseurs ont tous reconnu (et salué) ce coup de maître, point de départ d'une belle production future dans la même veine. Ainsi a commencé pour Hacén Drici la belle aventure dans le monde de la peinture avec l'architecture universelle comme unique source d'inspiration. S'ensuivent plusieurs expos collectives, des récompenses

pour son talent (dont un 2<sup>e</sup> prix international à Ankara, Turquie), une participation à une exposition collective au Musée national de l'art contemporain à Moscou (Russie)... «Toutes ces expositions collectives en Algérie, ou à Moscou et Ankara en 2010 ont été pour moi un test. Les critiques, l'avis du public m'ont donné l'énergie, cet élan pour continuer dans la même veine. J'ai alors projeté une première exposition individuelle, chose que j'ai réalisée avec «Archi-peinture I». C'était en mars dernier», nous a-t-il confié.

Aujourd'hui, le public peut apprécier à loisir ce travail original et découvrir la personnalité de l'artiste (il est souvent présent à côté de ses œuvres). Par exemple le magnifique tableau intitulé *Palais de glace*, qui s'étend sur 2 m x 1,50 m. Peint à l'huile sur toile, il offre au regard une perspective plongeante, rendue si profonde par les différences de valeurs et la dégradation des couleurs sur tous les tons de blanc. A côté de ce monochrome, le *Palais rouge*, réalisé lui aussi en 2010. Egalement en grand format (2 m x 1,50 m), cette peinture à l'huile et pierre noire sur toile «est inspirée de la ville de Grenade et de l'architecture andalouse»,

précise Hacén Drici. L'architecture mauresque est d'ailleurs largement présente dans son exposition («il y a là l'influence de mon environnement», dit-il), ce qui ne l'empêche pas de faire quelques incursions dans l'architecture contemporaine (dont la série «Modernité I, II et III»). pour varier les effets, s'exprimer plus librement, l'artiste ne se contente pas des grands formats, il nous propose aussi trois triptyques et un dyptique, allant du monochrome aux techniques mixtes (pierre noire, goudron et acrylique).

Les couleurs éclatantes (le jaune surtout) apportent, elles, de la profondeur ; elles créent un mouvement par la superposition des plans, le croisement des lignes. Et comme en architecture, tout cela aboutit à des formes et des compositions qui structurent l'ensemble et lui confèrent cet aspect esthétique particulier, si bien rendu par le style semi-abstrait.

Chez ce jeune artiste plasticien (il est né le 14 décembre 1982 à Bouira), l'encadrement occupe également une place à part. Comme pour mieux laisser respirer ses toiles à l'air libre, leur faire conquérir d'autres espaces, il a opté résolument pour l'anticonformisme. «L'idée m'est venue il y a quatre ans, nous dit-il. Je voulais sortir de l'encadrement classique. Parce que l'encadrement, ce n'est pas seulement une structure en dehors de la toile, c'est aussi des lignes de force. Avec ça, j'arrive à rééquilibrer la toile peinte et chaque tableau a sa propre composition.» Naturellement, Hacén Drici rêve de faire le tour du monde pour découvrir ce qui le passionne le plus : l'architecture.

Une prochaine expo en préparation ? «Non, pas pour le moment. Sauf si on me propose du sérieux, c'est-à-dire une exposition officielle, et donc sponsorisée», se contente-t-il de répondre. En tout cas, le jeune artiste peintre fera parler de lui dans quelque temps, car parmi les plus doués de sa génération. Pourvu que l'environnement dans lequel il évolue l'aide à libérer son énergie créatrice.

Hocine T.

## LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Par Kader Bakou

### Les années «Talghouda»

Des personnes âgées parlent de *aam talghouda* (l'année de la talghouda). *Talghouda* est aussi le titre d'un livre de Mokhtar Chaalal, paru chez Casbah Editions et qui raconte de manière romancée la vie et le combat de Abdelhamid Benzine.

«Talghouda est une tubercule, pratiquement indigeste, que même les animaux refusent de consommer. Durant les années 1940-45, c'était la famine en Algérie à cause du colonialisme, et les Algériens étaient obligés de consommer la talghouda, pour ne pas mourir de faim», avait expliqué l'auteur lors d'une rencontre à l'Espace Noun en 2009. Dans le film *Les déracinés* (Beni Hendel) de Lamine Merbah, sorti en 1975, une Algérienne victime de harcèlement sexuel de la part d'un colon français se sauve de la ferme où elle travaillait en s'écriant : «Se nourrir de glandes et de talghouda est mieux que de rester ici !» Comme l'avait expliqué Mokhtar Chaalal, les nouvelles générations qui ne connaissent pas ce que signifie le mot talghouda ont beaucoup de chance.

K. B.  
bakoukader@yahoo.fr

## Expliquer le monde pour éveiller les consciences

Défense des causes justes, dénonciation des injustices sociales ou encore sensibilisation de l'opinion publique aux questions d'intérêt général, autant de rôles qu'assume, sans complexe, depuis son apparition dans les années 1960, le cinéma engagé, un genre cinématographique qui garde encore aujourd'hui «toute sa place», s'accordant à dire des réalisateurs présents aux Journées du film engagé d'Alger qui ont pris fin lundi soir. Démonter certains mécanismes socio-politiques, disséquer l'idéologie qui sous-tend les grandes orientations économiques, les exposer et les expliquer au grand public pour qu'il puisse comprendre et se faire une opinion, c'est l'ambition que partagent des cinéastes et documentaristes spécialisés dans le film et qui refusent de réduire le public à une masse de simples spectateurs. Pour eux, le terme «engagé» ne se limite par seulement au sens politique «étroit», mais englobe aussi la défense des idées, des droits de l'enfant et de la femme, de l'environnement, en un mot toutes les questions liées au combat pour le bien-être du genre humain. Cette précision est revenue souvent lors

des débats ayant suivi les projections des films à la Cinémathèque d'Alger depuis l'ouverture de ces journées, mardi passé. Relater les événements (historiques ou actuels) tels qu'ils sont, les mettre en perspective, faire témoigner des experts et des spécialistes (économistes, militants des droits de l'homme, historiens, sociologues, etc.) et donner la parole aux personnes de différentes classes sociales «revêt une grande importance pour l'éveil des consciences», dans un contexte particulier où le monde vit des mutations profondes et où l'humanité a plus que jamais besoin de sens, expliquent-ils. Revenant sur son film documentaire *L'Algérie, de Gaulle et la bombe*, consacré aux conséquences des essais nucléaires français dans le Sahara algérien sur l'environnement et la santé de l'homme, Larbi Benchiha a confirmé cette tendance, expliquant que le but visé à travers à travers ses films était de mettre en lumière des «dysfonctionnements politiques, historiques ou sociaux» afin de ne pas les banaliser. Revenant sur le cinéma engagé, le réalisateur a souligné qu'il s'agissait d'«une démarche artistique qui s'impose d'elle-

même car jouant un rôle non négligeable dans la révélation et l'explication à l'opinion publique des ressorts de l'exclusion sociale, l'inégalité des sexes, en remontant à leurs origines».

Philippe Diaz, réalisateur de *La fin de la pauvreté ?*, un documentaire qui met au jour la relation entre colonialisme, capitalisme et pauvreté, affirme, pour sa part, que «dire aux gens ce qui se passe est très important», estimant que cette tâche relève des missions du film engagé, en tant qu'art à part entière dans la cité. «Mon problème, c'est de dire aux gens ce qui se passe dans le monde et dans leurs sociétés, puisque le cinéma traditionnel ou le cinéma commercial n'aborde pas ces sujets», a dit le réalisateur qui se veut témoin de son temps. Selon lui, ce genre cinématographique rejoint la presse politique et la chanson engagée pour faire contre-poids aux médias et aux distributeurs, mus, dans l'ensemble, par le seul souci du gain. Rappelant à celui qui veut l'entendre que le film engagé est pratiqué par les seuls cinéastes et producteurs indépendants «qui croient et se battent pour ce qu'ils font», Philippe Diaz s'inquiète de ce que le cinéma engagé ait «beaucoup dimi-

### LA FIN DE LA PAUVRETÉ ?



nué» comparé aux années 1960-70, faute de moyens financiers. Des films franco-algériens, suisses, belges, américains et palestiniens ont été à l'affiche tout au long des journées du film engagé à raison de trois projections par jour. Des rencontres avec les réalisateurs ainsi que des débats étaient au menu de ces journées.

Un regard particulier a été accordé à la Palestine à travers deux focus sur le cinéma palestinien au féminin avec une dizaine de courts métrages réalisés par des Palestiniennes abordant le quotidien d'une population sous occupation.

## Actucult

**LIBRAIRIE EL KARTASSIA (1 BD COLONEL AMIROUCHE, ALGER)**  
Samedi 10 décembre à 14h : Vente-dédicace de l'auteur Malika Arabi pour son livre *Eclats de vie*.

**LIBRAIRIE DU TIERS-MONDE (PLACE ÉMIR-ABDELKADER, ALGER)**  
Samedi 10 décembre à 14h : Ahmed Benbitour signera *Radioscopie de la gouvernance algérienne* édité chez EDIF 2000.

Samedi 17 décembre à 14h : Anouar Benmalek signera ses deux ouvrages *Tu ne mourras plus demain* et *Chroniques de l'Algérie amère, Algérie 1985-2011*, édité chez Casbah Editions.

**INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER (4 BIS, RUE YAHIA-MAZOUNI, EL-BIAR, ALGER)**  
Cycle «Les protagonistes féminines du cinéma italien». Hommage à Margherita Buy, actrice italienne qui a marqué l'histoire du cinéma contemporain à partir des années 1990.  
• Jeudi 8 décembre à 18h : Film *Matrimoni e altri disastri*, de Nina di Majo (2010).

**MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (25, RUE LARBI-BEN-M'HIDI)**  
• Du 3 décembre 2011 au 3 février 2012 : 3<sup>e</sup> Festival international d'art contemporain d'Alger.

**PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)**  
• Jusqu'au 31 janvier 2012 : 4<sup>e</sup> Salon d'automne des arts plastiques (à la galerie Baya).

**GALERIE D'ART RIWAQ EL-FEN DE MAGHNIA (TLEMCEM)**  
• Mercredi 7 décembre : Exposition collective de peinture par les artistes Valentina Ghanem, Mousa Bourdine, Mustapha Nedjaï et Rachid Djemaï.  
**PALAIS DES EXPOSITIONS DE KOUDIA (TLEMCEM)**  
• Jusqu'au 7 janvier 2012 : Exposition «De terre et d'argile» par des artistes d'Algérie, du Burkina Faso, du Ghana, de Maurétanie, du Niger, de France et du Portugal.

**BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE DIDOUCHÉ-MOURAD (ALGER)**  
• Mercredi 7 décembre à 14h30 : Dans le cadre du «Mercredi du verbe» qui coïncide avec la commémoration des événements du 11 décembre 1961, rencontre avec le poète Hacène Begriche autour de son recueil en tamazight *Ifatoudj An Teggawli* (Étincelle de la Révolution).

**CAFÉ LITTÉRAIRE DE BÉJAÏA**  
• Samedi 10 décembre à 14h : Annie Fiorio-Steiner, avocate et militante dévouée de la cause nationale, ainsi que Hafida Ameyar, journaliste et auteure de *La moudjahida Annie Fiorio-Steiner, une vie pour l'Algérie*, sont invitées au café littéraire au Théâtre régional Malek-Bouguermouh de Béjaïa. Un cartoonevent (animation par des dessins) sera assuré par le jeune caricaturiste Ghilas Aïnouche.  
Samedi 10 décembre à 14h : L'écrivain, poète, dramaturge et sociologue français Richard Demarcy animera un café littéraire au Théâtre régional de Béjaïa

**LIBRAIRIE MÉDIA PLUS (CONSTANTINE)**  
• Samedi 10 décembre à partir de 14h : L'écrivain Hamid Grine dédicacera son recueil de nouvelles *Une vie sur la pointe des pieds*, paru aux Editions Alpha.

**PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)**  
Mercredi 7 décembre à 15h (à la bibliothèque) : Conférence «La langue amazighe patrimoine de tous les Algériens» par Mohand Akli Haddadou, docteur en linguistique, professeur à l'université d'Alger.

**SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)**  
Jeudi 8 décembre à 18h : Spectacle de l'artiste Mariana Ramos (Cap Vert).

**SALLE ATLAS (BAB-EL-OUED, ALGER)**  
Jeudi 8 décembre à 18h : Générale de la pièce *Le miroir* de Samir Meftah, mise en scène par Mohamed Frimahdi (Théâtre régional de Mascara).